

Liminaire, colloque AFETE sur les Pères Apostoliques

**par Donald
COBB,**

*Professeur de
Nouveau Testament
et de Grec
à la Faculté de théo-
logie Jean Calvin,
Aix-en-Provence*

Se pencher sur les écrits des Pères Apostoliques c'est, pour beaucoup de chrétiens, évangéliques notamment, pénétrer dans un monde inconnu. Ce constat, et le désir de rectifier le tir, sont à la base du présent numéro de *Hokhma*, contenant la version définitive de plusieurs conférences données lors du dernier colloque de l'AFETE (Association Francophone Européenne des Théologiens Évangéliques).

Il va de soi que rien ne remplace la lecture des Pères eux-mêmes. Parler d'un auteur, même de façon détaillée, maintient une distance entre celui qui écoute et celui qui, il y a dix-neuf siècles environ, écrivait aux Églises. En lire des extraits permet de diminuer un peu plus le fossé, mais peut aussi donner des impressions erronées si l'on prend un court passage comme représentatif du tout. Malgré ces inconvénients, c'est ce que les éditeurs du présent numéro ont choisi de faire, dans l'espoir qu'une approche, même indirecte ou fragmentaire, pourra susciter l'envie de mieux connaître ces premiers écrits chrétiens qui ont vu le jour en dehors du Nouveau Testament. Il y a fort à parier que le lecteur ne sera pas d'accord avec tout ce qui y est exprimé. Les conférences ont donné lieu, à plusieurs moments du colloque, à des discussions animées sur telle affirmation ou telle présentation ! Mais chaque article, à sa manière, pousse à la réflexion et encourage le lecteur à approfondir ce corpus littéraire.

Cela étant dit, comment lire ces écrits du début du II^e siècle (voire, dans certains cas, de la fin du I^{er} siècle) ? Pour reprendre le titre du colloque, comment faire « une lecture évangélique » des Pères apostoliques ? Deux démarches, en tout cas, seraient possibles : nous pourrions, par exemple, au nom du *sola Scriptura*, nous en désintéresser tout simplement. Il est vrai que les Pères apostoliques ne sont

pas canoniques et ne jouissent pas d'une autorité particulière dans le protestantisme. Pour la même raison, il serait possible de porter sur leurs écrits un regard essentiellement négatif, en nous contentant de relever les erreurs, doctrinales ou autres – il y en a –, qui s'y trouvent. À l'inverse, nous pourrions imposer à ces théologiens-praticiens, de façon un peu subjective et anachronique, notre propre pensée et nos propres luttes. Ce serait d'autant plus facile que nous nous trouvons aujourd'hui, du moins en Occident, dans une situation de plus en plus caractérisée par « l'évidement » du religieux, du christianisme en particulier, comme le soulignent D. Hervieu-Léger et d'autres. À ce titre, il serait aisé de verser dans « l'hagiographie », dans une lecture qui cherche à « récupérer » les Pères afin de mieux nous identifier à eux – ou de mieux les assimiler à nos propres circonstances !

De fait, la difficulté que présentent pour nous les Pères de l'Église, c'est, paradoxalement, qu'ils vivent à une époque si proche des événements fondateurs du christianisme, et ce sur le plan aussi bien culturel et religieux que chronologique et géographique. Si l'on retient que le quatrième évangile ou l'Apocalypse ont pu voir le jour dans les années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix du I^{er} siècle, et que, parallèlement à cela, Clément de Rome a écrit son épître à l'Église de Corinthe vers l'an 96 de notre ère, il est difficile de ne pas être frappé par la proximité temporelle ou de rester indifférent à la continuité historique entre ces différents écrits. Et que dire si l'on considère, comme certains, que la *Didachè* pourrait être plus ancienne encore – plus ancienne donc que certains écrits de notre Nouveau Testament ?

Cette proximité « joue » en fait dans les deux sens. D'un côté, le lecteur y découvrira une fraîcheur et un enthousiasme de jeunesse, une prise au sérieux de la foi chrétienne et une conviction inébranlable de la véracité de cette foi pour laquelle on est prêt à donner sa vie. De même, on trouve, chez certains Pères en tout cas, une christologie étonnamment développée. C'est le cas d'Ignace d'Antioche, par exemple, qui peut s'exprimer ainsi : « Il n'y a qu'un seul médecin, charnel et spirituel, engendré et inengendré, venu en chair, Dieu, en la mort vie véritable, né de Marie et né de Dieu, d'abord passible et maintenant impassible, Jésus-Christ notre Seigneur »¹. De fait, parler de christologie ici est sans doute trop limitatif car, au-delà de la *doctrine* christologique, il y a un *attachement* des plus forts au

¹ Aux *Éphésiens*, VII,2. Cf. aussi aux *Magnésiens* VI,1. Citations tirées d'Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne, *Lettres, Martyre de Polycarpe* (coll. SC 10bis), Paris, Cerf, 2007⁴ (trad. P. Th. Camelot).

Christ lui-même, « notre commune espérance », « la joie irréprochable », « notre vie inséparable » et « la pensée du Père »².

Mais, de l'autre côté, une lecture attentive montre que ces Pères de l'Église écrivent à un moment où tout reste à définir. Il y a des erreurs d'appréciation, des intuitions qui se révéleront fausses et même des déviances qui devront être corrigées avec le temps. Comme l'a rappelé George Kalantzis dans une de ses conférences, les Pères apostoliques sont encore en train d'« apprendre la grammaire de la foi ». Et comme, dans tout apprentissage, il y a des bégaiements, des fautes, des mots mal choisis ou des concepts maniés de façon maladroite et infantile. Ainsi, il serait difficile, à mon sens, de ne pas voir dans certains passages d'Ignace les germes de ce qui deviendra plus tard la « Transsubstantiation ». Nous pourrions encore relever ça et là une tendance à gauchir certains aspects du Nouveau Testament : un rapport parfois problématique entre la foi et les « mérites », notamment, chez *Le Pasteur* d'Hermas ou dans la recommandation de la *Didachè* de donner l'aumône pour le rachat des péchés³. On y trouve également ce qui semble bien être les débuts d'une notion du purgatoire⁴. Sur le plan pratique, on pourrait encore s'interroger – comme cela s'est fait dans les échanges lors du colloque ! – sur la présentation du martyre chez Ignace. Ne faut-il voir là qu'un chef d'Église soucieux de se montrer fidèle devant l'ultime épreuve de la foi ? Ou peut-on déceler chez lui une conception dans laquelle s'immisce une valeur salutaire, pour ne pas dire salvifique ? Cela peut en tout cas se discuter, surtout si l'on compare ces écrits avec l'attitude d'un Polycarpe de Smyrne qui, dans des circonstances analogues, paraît bien plus équilibrée...

Clairement, si une « lecture évangélique » des Pères de l'Église est possible, elle se doit d'être réaliste, consciente de la trajectoire conceptuelle qui va de l'Église du temps des apôtres aux Pères apostoliques et, au-delà, à ce qui deviendra l'Église catholique romaine.

² Aux *Éphésiens* XXI,2 ; III,3 ; aux *Magnésiens* VII,1. Cf. aussi aux *Romains* VI,1 et *passim*. Nous pourrions en dire autant d'un attachement à l'enseignement des apôtres, ce qui ressort très nettement, par exemple, dans l'*Épître de Polycarpe aux Philippiens*. Cet écrit regorge en effet d'allusions aux lettres de Paul, de Pierre et à l'*Épître aux Hébreux*, pour ne mentionner que celles-ci. Cf. aussi chez Ignace d'Antioche, aux *Éphésiens* XI,2 ; aux *Magnésiens* XIII,1-2 ; aux *Tralliens* II,2 ; aux *Romains* IV,3 ; aux *Philadelpiens* IX,1, etc.

³ « Si tu possèdes quelque chose par le travail de tes mains, tu le donneras pour le rachat de tes péchés (δῶσεις λύτρωσιν ἁμαρτιῶν σου) » ; *Didachè* IV,6, texte reproduit in *La doctrine des douze apôtres* (coll. SC 248), Paris, Cerf, 1978, pp. 160-161 (trad. W. Rordorf et A. Tuiler).

⁴ *Le Pasteur*, Visions III,7 (en particulier les lignes 5-6).

Cette trajectoire historique ne sera pas toujours fidèle aux écrits du Nouveau Testament, pas plus qu'elle ne suivra exactement l'esprit des Pères apostoliques. Mais la retracer nous permettrait de voir plus clairement dans quel mouvement de continuité et de progression ces auteurs du II^e siècle se trouvaient, aussi bien avec ce qui précède qu'avec ce qui suit. Cela nous éviterait, en même temps, de leur imputer certaines erreurs ultérieures... qui peuvent pourtant trouver un certain enracinement chez eux.

* * *

La question s'est posée lors du colloque de savoir quelle notion d'autorité est impliquée dans l'expression « les Pères apostoliques ». Peut-être pourrions-nous avancer que ces Pères ont, finalement, une fonction analogue à celle de nos pères humains. Chaque père qui a vu grandir ses propres enfants éprouve le souhait de transmettre le meilleur de lui-même à la génération suivante, tout en sachant qu'il communique, par la même occasion, un certain nombre de comportements regrettables, ainsi que des habitudes et attitudes qui ne font pas sa fierté ! Nous savons de même – parce que chacun l'a vu dans les rapports avec ses propres parents –, que ce rôle paternel est aussi appelé à se transformer au fil des années. Tout en leur reconnaissant encore une réelle autorité et un respect profond, nous constatons qu'avec le temps, ces pères deviennent aussi, d'une certaine façon, nos égaux et que, de « conducteurs » ou « dirigeants », ils deviennent de plus en plus nos « compagnons de route », partageant avec nous les mêmes aspirations... et interrogations.

C'est sans doute de cette manière que nous devons lire les Pères apostoliques : ni comme des autorités infaillibles, ni simplement comme des écrivains qui ne bénéficiaient pas du recul de l'histoire pour affirmer certaines doctrines plus posément. Mais comme des chrétiens qui, dans leurs situations propres, ont servi le Christ et cherché à édifier l'Église de leur temps. C'est peut-être ainsi que nous verrons aussi à quel point leurs efforts – comme leurs faiblesses – sont analogues aux nôtres, et que nous pourrions les lire avec le plus grand profit. ■